



Braguino

France/Finlande

Réalisation : Clément Cogitore

Production : Seppia, Making Movies Oy, Arte France, 2017

Distribution : Bluebird distribution

49 min

« Je suis parti avec l'idée de faire un film qui allait me ramener à la joie d'une enfance dans la forêt. » Singulier point de départ qui allait amener Clément Cogitore au fin fond de la taïga sibérienne filmer une famille de Vieux Croyants. La famille de Sacha Braguine, installé depuis les années 70 avec femme, enfants et petits-enfants à des centaines de kilomètres du moindre village. Une aspiration à s'éloigner de la civilisation mais aussi du dogmatisme de ces communautés orthodoxes russes. Un isolement extrême qui ne facilite pas la réalisation d'un film, mais qui d'emblée suscite l'intérêt du cinéaste. Le tournage supposant quatre jours de voyage pour y parvenir et l'impossibilité d'un séjour de plus d'une dizaine de jours, il fallait à Cogitore une grande confiance en son intuition pour l'entreprendre.

Le paradis n'a pas d'histoire

Ces difficultés techniques mêmes font partie du film. Les quatre jours de voyage, par avion, voiture, bateau, hélicoptère... pour arriver jusqu'aux Braguine sont « symboliquement forts » pour Cogitore. Ils matérialisent la distance qui nous sépare de leur univers. La première séquence du film en rend compte par la lente descente de l'équipe de tournage, traversant les nuages jusqu'aux cimes des arbres de la forêt. Une équipe réduite à trois personnes, pas une de plus ne pouvant entrer dans l'hélicoptère. Le réalisateur, le chef opérateur et la traductrice. Ils auront une dizaine de jours pour filmer avant le nouveau passage de l'hélicoptère. Quelques mois plus tôt, Clément Cogitore avait pu effectuer un repérage sur les lieux dans ces mêmes conditions.

« Je partais presque nu sans savoir si quelque chose allait arriver. Cette situation d'inconfort et d'incertitude dans la pratique documentaire est peut-être là où j'apprends le plus car j'apprends à faire confiance au réel, à comprendre que parfois le cinéma peut naître de très peu de choses : un regard, quelques mots ou une tension sur un visage. » (extrait du dossier de presse). Sans doute il ne savait pas si « quelque chose allait arriver » mais il l'attendait. Et cette attente même, ces antennes déployées par le cinéaste pour saisir le romanesque, voire le tragique, dans les choses ordinaires sont rarement déçues.

De fait, dans un premier temps, c'est le quotidien paisible de la famille Braguine qui s'offre à la caméra de l'équipe. Un paradis sans histoire, un rapport simple et intelligent à la nature. « Je ne tue que ce dont j'ai besoin pour me nourrir », proclame Sacha Braguine comme une éthique de chasseur cueilleur au sein d'une nature rude où l'hiver est glacial et l'été étouffant. Mais une éthique qui a conduit le patriarche barbu à installer sa famille loin des sociétés de l'argent et de la consommation. Pour le cinéaste, les enfants sont l'incarnation de ce rapport heureux à la nature. Ce sont eux qui accueillent les arrivants d'un regard sidéré, muets, blonds... des enfants sauvages. Chaque jour, pendant que les adultes vaquent à leurs travaux, ils sont déposés sur une île au milieu du fleuve, protégés des dangers de la forêt. En toute liberté.

La chasse à l'ours

C'est l'île aux enfants, une île de contes de fées où des enfants blonds s'ébattent sur le sable, jouant avec les chiens, improvisant des jeux avec une brindille, un caillou... La caméra en donne une image lumineuse, solaire, se régaland des couleurs pastels des robes des fillettes. Mais comme dans les contes, le danger est tapi tout près. Dans la forêt d'abord qui est aussi le domaine de l'ours. Une saisissante scène de chasse à l'ours vient rappeler que la nature n'est pas un paradis. Mais là encore, il y a dans le rituel qui accompagne la mort de l'ours une forme d'hommage ancestral à la bête tuée. Hommage réjouissant aussi de retrouver les pattes de l'ours aux pieds de la petite fille aux nœuds roses.

Sur l'île aussi, on découvre bientôt qu'il y a les Kiline, les enfants Kiline. Une famille venue s'installer juste en face il y a une dizaine d'années. D'autres vieux-croyants avec qui c'est la guerre, une guerre sourde mais obsessionnelle. L'archaïque conflit entre « frères ». Nous ne les verrons jamais que de loin, comme des silhouettes hostiles mais étrangement semblables aux Braguine. C'est Caïn et Abel en Sibérie orientale. Une situation ahurissante que Cogitore choisit de filmer sur l'île même. Les enfants des deux familles s'y retrouvent ensemble, se regardent en chiens de faïence. L'histoire restera alors en suspens. Une petite Braguine tombera-t-elle un jour amoureuse d'un petit Kiline ? Du « Caïn et Abel » naîtra-il un « Roméo et Juliette » ?

Cette mise en récit légèrement flottante, laissant la place à des parts d'ombre, à des séquences quasi oniriques est maintenue jusqu'au bout. Jusqu'à cette irruption brutale de la « civilisation » dans l'univers des Braguine. D'un hélicoptère descendent un jour des hommes en armes, des hommes menaçants. Des braconniers qui saccagent la forêt ? Des

trafiquants d'armes ? Sont-ils de mèche avec les Kiline ? Un autre hélicoptère emportera l'équipe du film, laissant les Braguine à leur destin. Avant de partir, la caméra se promène une dernière fois, pensive, sur le visage des enfants endormis.

Annick Peigné-Giuly

Extrait d'*Images documentaires* n°90/91 (mars 2018)

Ne peut être reproduit sans l'accord de la revue